

# LA MER, LES ESPRITS ET LES ANCETRES

Bruno David et Ian J. McNiven

Les petites îles silencieuses du détroit de Torres sont cernées par deux énormes masses de terre : la Nouvelle-Guinée au nord, l'Australie au sud. Les insulaires vivent leur vie sans que le monde extérieur ne les remarque. C'est pourtant là qu'en 1991, des groupes indigènes ont modifié à tout jamais la nature du droit australien en défiant la plus haute cour de justice d'Australie. Ils ont en effet refusé de reconnaître le concept juridique de *Terra Nullius*, l'idée alors en vigueur selon laquelle les terres et les eaux australiennes n'appartenaient à personne avant leur annexion par la couronne britannique.

Les ancêtres des insulaires d'aujourd'hui sont arrivés dans le détroit de Torres il y a au moins 3500 ans ; ils ont transformé définitivement ce paysage marin parsemé d'îlots volcaniques, d'atolls coralliens et d'îles marécageuses. On ignore encore qui étaient exactement ces premiers colons. Au nord, les Papous étaient présents depuis des dizaines de milliers d'années mais ils ne possédaient apparemment pas la technologie maritime nécessaire à coloniser les îles du détroit de Torres. Au sud, les peuples aborigènes étaient également présents depuis des dizaines de milliers d'années mais ils n'ont pas non plus colonisé les lointaines îles du détroit. Qui étaient donc les ancêtres reculés de ceux qui habitent aujourd'hui les îles du détroit de Torres ? D'où venaient-ils ? Et pourquoi ont-ils soudain occupé ces petites îles restées inhabitées pendant des milliers d'années ? Malgré plus de trente ans de recherches archéologiques, c'est seulement maintenant que des indices commencent à resurgir sur cette première phase historique. Et l'île de Badu, où est né Dennis Nona, détient désormais la clef permettant de comprendre ce passé.

Les insulaires du détroit de Torres occupent une position géographique assez particulière. On les considère souvent comme un peuple intermédiaire, pris entre deux univers, ni tout à fait mélanésien, ni aborigène. Cette vision est pourtant réductrice car les insulaires du détroit de Torres constituent une ethnie à part entière, avec une vie sociale très riche qui leur a permis d'élaborer avec le temps leurs propres pratiques culturelles. Cette vision du monde spécifique s'exprime dans l'art que Dennis Nona a su faire sien.

Les premières traces archéologiques datent d'il y a un peu plus de 3500 ans : on les a découvertes sur l'île de Badu et sur un petit îlot au large de sa voisine Mabuag. Ces vestiges nous apprennent à quelle époque les colons ont réalisé leurs visites d'exploration et donc de quand datent les débuts de la vie villageoise sur les îles. La population résidente était alors très limitée et, au départ, seules quelques îles devaient être habitées. Selon les découvertes archéologiques, c'est il y a 2500 ans qu'est apparue une population abondante dans les extrémités nord, est et ouest du détroit, sur les îles de Saibai, Davar, Badu et Pulu. La population s'était tellement développée qu'on en trouve les traces dans des sites répartis à travers tout le détroit de Torres.

Il est clair que, depuis l'arrivée des premiers colons jusqu'à nos jours, les insulaires du détroit de Torres ont toujours été un peuple de la mer. C'est ce que révèlent de manière incontestable les grandes quantités de coquillages et les reliefs de tortue et de dugong retrouvés sur les sites. À travers tout le détroit, il semble que les arrivants commençaient par brûler la végétation pour transformer une forêt très dense en prairies sur lesquelles les villages étaient alors construits. Il y a 700 ans, la population était devenue si abondante que beaucoup de nouveaux villages furent créés, ainsi que de nouveaux sites rituels : alignements de pierre sacrés et arrangements de mâchoires de dugong, dans des endroits choisis avec soin, à l'écart des villages. La principale innovation dans la vie spirituelle semble cependant dater d'il y a 400 ans : d'énormes monticules d'ossements de dugong furent alors construits, ce qui indique un renforcement de l'interaction physique et spirituelle avec la mer et ses habitants. Avec l'arrivée des missionnaires, dans les années 1870-80, beaucoup de rites secrets associés à ces sites et à leurs esprits durent disparaître mais le caractère sacré de la mer s'est maintenu jusqu'à notre époque, tout comme la connaissance locale de la fécondité sacrée du monde.

Pendant toute cette longue période de transformation culturelle, on observe une constante : les insulaires du détroit de Torres sont

restés l'un des peuples les plus tournés vers la mer. Qu'est-ce qu'un peuple de la mer ? Cela signifie d'abord passer l'essentiel de son quotidien en interaction avec la mer, à la parcourir, à exploiter son potentiel grâce aux techniques traditionnelles comme le *babagul*, qui consiste à se procurer de la nourriture par le biais d'un savoir-faire particulier et de connaissances magiques employés à bord des bateaux ou lorsqu'on harponne les dugongs depuis les plateformes *naath* (voir les linogravures « Dhangala » et « Nath »). Cela signifie aussi penser à ces forces élémentaires qui gouvernent la vie au jour le jour : les vagues, les vents marins, les nuages qui vont et viennent au-dessus des océans lointains, les étoiles qui nous guident, les marées, les animaux à la fois familiers et dangereux, poissons, tortues et requins.

Dans l'ouest du détroit, l'expression *mal mapassi* renvoie aux courants sous-marins et au mouvement des algues quand les vents surplombant les vagues changent de direction. *Mal mapassi* désigne la mer lorsqu'elle se fait lourde et commence à s'agiter quand le vent travaille contre l'eau. Pour être un peuple de la mer, il faut avoir des affinités particulières avec la mer, il ne suffit pas d'en tirer sa nourriture. Il faut penser par la mer. Chaque peuple conçoit le monde d'une manière qui va bien au-delà des choses matérielles ; nous vivons tous dans un monde qui fonctionne grâce aux mystérieux pouvoirs qui l'imprègnent. Pour les peuples de la mer, ces forces sont marines : elles viennent de la mer, elles opèrent depuis la mer, elles sont reliées à la mer. Le paysage marin est rempli d'esprits et la terre n'est qu'un point dans un univers aquatique qui s'étend de toutes parts, toujours plus ouvert, plus vaste que le rivage.

C'est dans cette orientation spirituelle qu'a toujours évolué la culture des insulaires du détroit de Torres. Aujourd'hui encore, alors que le christianisme occupe une part si importante de la vie insulaire, la mer conserve son pouvoir en tant que monde des esprits : avec ses fonds où résident les esprits marins et où les pêcheurs de perles meurent et reposent, avec ses eaux où les animaux voyagent non pas au hasard mais selon des itinéraires spirituels auxquels ils sont prédestinés, avec sa surface où les forces spirituelles contrôlent les vagues, avec son ciel où les vents soufflent, égarant les bateaux ou les ramenant à bon port, les ramenant aux *augad*, les totems sacrés du clan grâce auxquels les indigènes s'identifient avec leurs esprits, généralement des créatures marines. C'est dans cette géographie spirituelle que vit la mer, c'est là que les hommes travaillent, agissent et voyagent chaque jour de leur vie. C'est la terre natale, ou plutôt la mer natale, dont rêvent les insulaires quand ils sont loin de chez eux. C'est ce paysage aquatique peuplé d'esprits que les insulaires évoquent lorsqu'ils racontent les récits concernant leurs ancêtres. C'est à tout cela que pense un insulaire lorsqu'il chante « son île natale ».

C'est dans cet univers que Dennis Nona vit et respire, c'est de cet univers que son art nous parle, non pas en mots mais en images. Trois dimensions : la mer, les esprits et les histoires racontées par la danse, la musique et les œuvres d'art. Un univers artistique dans lequel Dennis ne se contente pas d'imiter la « nature », mais où il affirme des connaissances sacrées qui s'expriment à travers la mer et portent le message des esprits et des ancêtres, d'une génération à l'autre. Dans le détroit de Torres, la langue indigène est très importante car c'est dans ces mots que les histoires sont racontées et que l'Histoire est façonnée. C'est à travers la langue Badu, *Kala Lagaw Ya*, que Dennis a appris, enfant, l'histoire et les légendes Badu, grâce à sa mère, son père et, personnages essentiels parmi les Badulgal, les habitants de Badu, grâce à son *auda*, son oncle Johnson Joe, et à son *ate*, son grand-père Yopeli Panuel qui lui ont ensuite révélé les dimensions plus profondes des histoires et des danses. L'une de ces légendes est celle d'Ubirikubiri, que son père lui a racontée quand il était enfant. Depuis sa plus tendre enfance, le père de Dennis avait entendu ces histoires chez lui mais aussi sur les lieux mêmes dont parlent les légendes, à bord d'un dinghy où il attendait la marée avec son père ou en marchant près d'un rocher légendaire.

En *Kala Lagaw Ya*, l'expression *nao'u imay mabaig* signifie « celui qui traduit une histoire en chant ». Dans les voyages quotidiens sur les mers, ou jadis durant les batailles entre tribus ennemies, ou lors d'une pêche en canoë ou en dinghy, les hommes découvrent le monde de manières différentes. Des événements inattendus ou étranges se produisent parfois : un tourbillon vient renverser l'embarcation, un poisson jaillit des

remous, un groupe de requins encercle un pêcheur de langoustes, un esprit *dhogai* fait des ravages parmi les poissons, un vent ou un courant imprévu fait dévier le voyageur. Ces incidents sont transformés en chants, les chants sont transformés en danses. « Lorsqu'on voyage d'une île à l'autre, dit Dennis, il y a toujours quelqu'un qui trouve une chanson, et la chanson trouve ses danseurs ». Chaque figure de la danse s'inspire du vent, des vagues, de la pluie et du scintillement des étoiles qui nous guident. Ce travail de traduction est la tâche du *nao'u imay mabaig*, l'homme ou la femme de culture qui, avec l'aide des membres de sa tribu et avec les conseils des Anciens, compose de nouvelles histoires destinées à être racontées ou interprétées.

Le *kabau mabaig*, le danseur, vit ces récits lors d'interprétations publiques soigneusement chorégraphiées depuis plusieurs mois, plusieurs années ou plusieurs siècles. Malgré la richesse du langage du danseur, il n'existe pas de mot signifiant « art » en *Kala Lagaw Ya*. Le terme *minarr*, « motif de dessin », peut s'appliquer aux dessins à base de pigments tracés sur une surface rocheuse comme aux décorations d'un canoë ou aux motifs claniques tatoués sur le corps. Dennis inclut dans ses œuvres des *minarr* que lui ont révélés en dansant les esprits de sa terre natale et de ses eaux natales, les *gidau mari*, les esprits vivant dans les histoires. Ce sont eux qui rendent visite à Dennis lorsqu'il crée ses œuvres, ce sont eux qui inspirent les motifs. Il entend leur voix, il les voit danser, ils guident son crayon, son pinceau ou son burin.

Il faut ici signaler un fait qui a marqué le début de la carrière de Dennis en tant qu'artiste professionnel. Une nuit, en 1992, alors qu'il revenait de la pêche aux perles, Dennis a fait un rêve qui devait profondément influencer sa vie. Il eut la vision d'un monde aquatique, dont la surface n'était pas horizontale mais verticale, comme un rideau de vagues devant lui. Dans cet univers, une ombre passa et s'arrêta : le *dhogai* Zurath que, le lendemain matin, il dessina tel que nous pouvons maintenant le voir sur la linogravure « Zurathau Dhogai ». Dennis avait trouvé son style, son *minarr* distinctif. Avant de se lancer dans une nouvelle œuvre, Dennis parle désormais aux esprits, il invoque les forces mari auxquelles il doit allégeance, en tant que Badulgal, pour guider ses actions. Il s'adresse aux esprits heureux ; son burin et son pinceau dansent en même temps que les esprits sur la musique des tambours *warup*, dans son esprit et dans son corps. Ils lui parlent. « Je suis moi-même un danseur quand je dessine, dit Dennis. Je sais exactement comment je vais dessiner certaines choses, comme si je dansais moi-même ». Tout comme le danseur connaît chacune des figures qui doivent se succéder, chacun des mouvements qui animent son corps, la danse artistique de Dennis transforme les pas de danse en images. Il est le *nao'u imay mabaig* d'un nouveau support créatif, compositeur d'histoires sous forme d'œuvres visuelles guidées par les *gidau mari*. Et tout comme chaque danse a son histoire, chaque œuvre d'art raconte une histoire. Chaque visage est différent, car Dennis a vu dans son esprit chacun de ces êtres personnellement. Ces œuvres abritent des récits culturels particuliers, liés aux *adiu lagal*, les lieux sacrés où vivent les esprits, car l'art offre une expression nouvelle au monde des esprits. Les œuvres de Dennis sont autant de sites nouveaux pour les esprits. C'est pourquoi Dennis parle aux *gidau mari* qui guident sa danse pour chaque nouvelle œuvre.

C'est aussi pour cette raison que les œuvres de Dennis ne sont pas simplement des pièces de collection. Elles appartiennent à la communauté dans la mesure où les récits, les danses et les esprits qui les inspirent sont liés à une culture. Ces créations sont le résultat de 3500 ans de paysages aquatiques et de monde des esprits. Bien plus encore que des œuvres d'art encadrées et accrochées à des murs, ce sont des témoignages reflétant un monde ancestral que, comme les constellations, nous pouvons seulement imaginer, entrevoir et commencer à connaître.

© The authors and Mura Badulgal Native Title Corporation 2005  
Bruno David and Ian J. McNiven / Programme for Australian Indigenous Archaeology School of Geography and Environmental Science / Monash University.

Ce texte a été commandé par Griffith Artworks dans le cadre des recherches menées pour le projet SESSERAE, et publié après consultation et autorisation de la Mura Badulgal Native Title Corporation, Badu Island. Dennis Nona s'est rendu à l'université de Monash pour rencontrer les auteurs de cet essai, avec le soutien de QIAMEA et du Queensland College of Art de l'Université de Griffith.